avec les gorges étroites du Tsé-mo-rong tchou, de l'A-nga-rong tchou, la tranchée profonde du Ya-ma-tou semblable à celles des fleuves kachgariens. Cette rivière passée, nous fîmes vingt kilomètres sans trouver une goutte d'eau, d'abord par de jolis vallons verdoyants, émaillés de petites fleurs et parfumés d'herbes odoriférantes, puis par une vallée large et plate qui s'étendait entre des collines poussiéreuses et aurait été assez justement comparable à la vallée de Sandjou s'il y avait eu des arbres et des cultures. Le soir enfin nous arrivâmes au bord d'une très modeste rivière, le Tché-tché tchou, où nous bûmes notre dernière tasse de thé et mangeâmes notre dernière boulette de tsamba (9 juillet). Malgré la rapidité peu commune de notre marche, elle avait été moindre que je ne l'avais compté, puisque j'avais pensé atteindre Tong-kor gon-pa le 10, tandis que, maintenant, le plus grand effort ne pourrait m'y conduire avant le 12. Je résolus de gagner au plus vite les plus prochaines habitations et, comme il n'y en a pas sur la route directe, je me résignai à allonger mon chemin d'une demi-journée en me dirigeant droit sur le Kouk nor. Notre dernier repas pris, nous poursuivîmes notre route jusqu'à 9 heures du soir, et campâmes au milieu d'une grande steppe, ayant marché ce jour-là quinze heures durant. Le lendemain à 5 heures, nous avions déjà fait une demi-lieue à travers la même steppe qui mesure plus de 40 kilomètres de largeur et s'étend jusqu'aux collines qui bordent le Kouk nor au sud. Cette lande morne, au sol argilo-sablonneux, présente tantôt un terrain uni, couvert de gravier et de hautes herbes, tantôt se creuse de ravins aux berges à pic, ou se hérisse de mamelons terreux, blanchâtres, parfois de dunes. On se serait cru revenu en Kachgarie. Au milieu s'étend un petit lac, le Konga nor, aux rives marécageuses, infestées de moustiques, et un peu plus au nord coule une rivière vaseuse, l'O-bé tchou, réduction du Tchertchen dâria. Nous perdîmes deux chevaux dans cette traversée, et les hommes, fatigués par l'effort extraordinaire de la veille, par la faim, par une bise véhémente qui soulevait des tourbillons de poussière, arrivèrent épuisés au pied des collines : on commença à les remonter lentement par un ravin pierreux, mais on ne voyait